

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

PP2
No
C3
per

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il ne les
ait oubliées.”
CHARLES NODIER.

FEVRIER

2^{ème} VOLUME, 2^{ème} LIVRAISON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Le canon de la citadelle (poésie)..... M. J. A. POISSON
 2. Pleurez les morts (poésie) NAPOLÉON LEGENDRE
 3. Chronique de Québec..... THOMAS CHATAIS
 4. Au pays du Soleil..... A. B. ROUTHIER
 5. Philosophie non chrétienne (suite).... A. MICHEL
 6. Quelques poètes illettrés de Lotbinière. L. P. LEMAY
-

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Revue littéraire paraissant mensuellement
par livraisons de 48 pages.

Abonnement * - - 92-00 par année.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,
P. O. Boite 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DEMERS & FRÈRE,
30, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration devront être adressées
à MM. L. J. DEMERS & FRÈRE.

LE CANON DE LA CITADELLE

I.

Se dressant sur le cap, la sombre citadelle
Regarde avec mépris la bruyante cité,
Sans soupçonner jamais qu'une frêle hirondelle
A suspendu son nid à son flanc redouté.

L'oiseau timide a cru choisir un lieu paisible
Dans un angle creusé jadis par les boulets.
La pierre qui l'abrite un jour servit de cible
Aux obus meurtriers des fiers canons anglais.

Autour du mont jaloux se meut la vieille ville,
A ses pieds vient mourir la lointaine rumeur ;
Mais voilà que soudain le vieux bronze servile
Jette à tous les échos sa puissante clameur.

Dans le ciel clair s'effrange une blanche fumée,
Et l'on sent tressaillir le vieux roc engourdi :
C'est que pour nous marquer l'heure de la journée,
Le canon réveillé vient de tonner midi.

Effrayé de ce choc, le pauvre oiseau s'envole ;
Il bat de l'aile et fuit vers le bleu firmament.
Il tournoie, étourdi de ce bruit qui l'isole
Du compagnon fidèle et de son nid charmant.

Mais le calme se fait. L'écho meurt dans la brume ;
Le canon fatigué de son puissant effort,
Éteignant dans ses flancs le cratère qui fume,
Et honteux de sa foudre inutile, s'endort.

De l'espace aérien alors à tire-d'aile
Vers le roc ébranlé l'oiseau revient toujours,
Et retrouvant au nid son compagnon fidèle,
Ils reprennent tous deux leurs touchantes amours.

II.

Ainsi, bronze servile, oubliant ton histoire,
Temps de combats fameux, d'héroïques assauts,
Comme un ancien lutteur endormi dans sa gloire
Ton réveil sans éclat ne fait peur qu'aux oiseaux.

Mortier des jours anciens, ne vois-tu pas l'enfance,
Ignorant que jadis tu vomissais l'enfer,
Longtemps accoutumée à ton morne silence,
Naiguer la foudre éteinte en ta bouche de fer ?

Pourtant ne rougis pas si ces têtes mutines
Insultent sans remords ta sombre majesté ;
Nous devons le repos dans lequel tu t'obstinés
Au drapeau de la paix et de la liberté.

Attends, attends les jours où ta voix solennelle
Ebranlant les échos si longtemps endormis,
Au lieu de marquer l'heure en esclave fidèle,
Jettera l'épouvante au camp des ennemis.

Et ces enfants, surpris qu'une longue fumée
Puisse sortir encor de ta bouche en repos,
Comprendront ce que peut ta foudre rallumée,
Et, la mèche à la main, deviendront des héros.

Mais non, repose encor : puisse la paix sereine
Planer à l'avenir sur tous nos vieux tombeaux.
La discorde est impie et la guerre inhumaine,
Et les jours de la paix sont les jours les plus beaux.

Ainsi résigne-toi, bronze toujours fidèle,
A marquer l'heure encor à l'heureuse cité,
Et laisse pour longtemps la timide hirondelle,
Suspendre ses amours à ton flanc redouté.

Laisse tous ces enfants que ton calme apprivoise
Troubler de leurs ébats ton solennel repos.
Qu'ils grandissent en paix ! Notre époque bourgeoise
Veut de bons citoyens et non pas des héros.

Qu'ils voient en contemplant les antiques blessures
Que montre avec orgueil ton affût défoncé,
Non l'instrument fatal de nos guerres futures,
Mais le débris muet d'un orageux passé.

M. J. A. POISSON

PLEUREZ LES MORTS *

Mourn for the dead,
They have passed away ...

Pleurez les morts : la froide nuit
Les enveloppe de son ombre,
Et la blanche étoile qui luit
N'éclaire pas leur tombeau sombre.
La feuille, au printemps, reverdit ;
Les oiseaux chantent sous les arbres,
Le soleil partout resplendit,
Eux restent couchés sous leurs marbres.

Pleurez les morts : le vent du soir
Gémit, et de sa tiède haleine
Baigne nos fronts : -qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine ?

Lorsque la neige des hivers
Remplace la douce verdure,
Les nids des oiseaux sont déserts
Et la forêt est sans murmure.
Au nid les oiseaux reviendront
Chanter encor sous la feuillée,
Tandis que les morts pleureront
Seuls, sous la terre ensoleillée.

Pleurez les morts : le vent du soir
Gémit, et de sa tiède haleine
Baigne nos fronts : qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine ?

La lune tremble sur les flots,
Et, sous le saule qui se penche,
On croit entendre des sanglots
S'échapper de chaque croix blanche.
A genoux, répandez des pleurs,
Priez : quelqu'un dans le mystère
Viendra, sur le gazon en fleurs,
 cueillir vos pleurs, votre prière.

Pleurez les morts : le vent du soir
Gémit, et de sa tiède haleine
Baigne nos fronts :—qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine ?

NAPOLÉON LEGENDRIE.



CHRONIQUE DE QUEBEC.

NOUS voici en carême, temps de pénitence, de jeûne et de mortification. C'est ce qui explique pourquoi, dans ce numéro des *Nouvelles Soirées*, je remplace comme chroniqueur mon spirituel et bienveillant ami M. Ernest Gagnon : on m'a choisi pour figurer le maigre, et maigrement je figurerai.

Quelle disette pour la chronique. Le carnaval est passé ; la tempête prédite par M. Wiggins n'a pas déraciné les arbres, ni entraîné les maisons dans son tourbillon vertigineux ; enfin la politique m'est interdite. Oh ! la politique ! s'il m'était permis de pousser une pointe de ce côté. Je risquerais timidement quelques croquis, j'esquisserais quelques silhouettes, je raconterais quelques anecdotes indiscrètes. Mais ce terrain est trop brûlant pour moi et pour les *Nouvelles Soirées*. Il faut que je me rabatte sur des sujets moins dangereux. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, je m'aperçois que la politique elle-même est assez peu mouvementée de ce temps-ci. Les débats de l'Assemblée Législative n'ont aucune analogie avec les orageuses séances de la Constituante et de la Convention, et la première période de la session a

indiqué chez nos députés, des deux côtés de la Chambre, une vive inclination à se laisser aller aux charmes de l'harmonie.

C'est tellement vrai, que nos législateurs, désertant l'autre soir, projets de loi, interpellations et questio. : d'ordre, allaient en masse applaudir la musique exquise du Septuor Haydn. Et samedi dernier, notre orateur, un dilettante éclairé, introduisait ténors et flûtes dans l'enceinte solennelle où délibèrent les représentants du peuple, et où s'agitent les destinées de la nation. —Tiens, une période ! On me la pardonnera : elle est en l'honneur du Septuor Haydn, qui le mérite bien. — Cette société musicale est à l'heure qu'il est d'une popularité sans égale. Elle a traversé des temps difficiles, mais la persévérance et le dévouement de ses membres ont triomphé de tous les obstacles, et aujourd'hui, son étoile brille du plus vif éclat au firmament des Beaux-Arts. A chacun de ses concerts, on se dispute les places, et il n'est pas un vrai Québécois qui ne se sente fier du Septuor, et ne soit prêt à le proclamer un des plus beaux fleurons de la couronne artistique qui brille au front de Québec. Les gens du métier pourraient sans doute raisonner cette faveur générale, entrer dans des détails techniques extrêmement intéressants, se permettre certaines restrictions, indiquer certaines nuances. Mais hélas ! je ne suis qu'un profane ; et, n'étant pas musicien, je juge la musique avec mes impressions. Je ne cours donc aucun risque en avouant que les concerts du Septuor m'ont souvent donné l'une des plus délicates et des plus pures jouissances qu'il soit possible d'éprouver ici-bas.



En bonne justice on doit reconnaître que les jouissances de cet ordre ne sont pas rares dans notre vieux Québec. Admettons une bonne fois tous les reproches que l'on nous fait, inclinons-nous devant tous les quolibets qu'on nous décoche. Oui, Québec est une ville tortueuse et abrupte. Oui, ses pavés manquent d'élasticité, et ses trottoirs . . . de réparations. Oui, ses monuments n'ont rien de monumental, et ses hôtels rien de fastueux. Oui, il faut avoir le pied montagnard pour escalader ses côtes, et l'épiderme endurci pour recevoir sans danger les âpres baisers de son *nord-est*. Est-ce tout? renchérissons encore, et disons avec Buies : " on ne peut y faire deux pas sans se rompre les doigts du pied, ou se désarticuler la cheville. Tous les faits *divers* des journaux sont formés de gens aux trois-quarts démolis pour avoir cru marcher sur des trottoirs quand ils n'étaient que sur des tronçons vermoulus qui sautent aux yeux dès qu'on les touche. Et les chemins ! des effondrements. Fuyez quand une voiture passe ; sans cela elle vous couvrira de la tête aux pieds d'une boue ineffaçable autant que prodigue. Tout est par trous et par bosses : aussi il faut voir les voitures sauter là-dedans, essieux et brancards disloqués, chevaux cassant leurs traits, piétons à la recherche des endroits guéables, et pourtant ! peu d'accidents. . . C'est fait exprès. . . La nature ayant fait de Québec un roc, ses habitants l'ont creusé et en ont fait un trou. " Nous ne chicanons point sur la valeur et la justice de ces accusations, comme on le voit. Eh bien ! en dépit de tout, Québec sait gagner les cœurs les plus farouches. Et cela est dû en grande partie à ces jouissances délicates, à ces plaisirs intimes dont je parlais il y a un instant.



Certes je ne méconnaiss pas les beautés et les titres de la cité rivale. Montréal est plus brillant, plus actif, plus fastueux ; mais je soutiens que Québec est plus sympathique. On pourrait établir entre les deux villes un assez piquant parallèle. Québec est le passé, Montréal l'avenir. Québec vit de ses traditions, Montréal de ses espérances. Québec est comme une matrone vénérable dont les années ont argenté la chevelure et ralenti la démarche : Montréal est une alerte travailleuse qui ne connaît pas l'oisiveté, et envisage avant tous les autres les côtés positifs de la vie.

Je viens de comparer Québec à une matrone vénérable ; il ne faut pas prendre cette expression trop à la lettre. Notre ville a sans doute la majesté des choses anciennes : mais elle possède aussi le charme éternel des beautés qui ne vieillissent pas. Malgré ses murs croulants, ses masures branlantes, ses rues étroites et ses escaliers vermoulus, Québec est jeune d'une radieuse et triomphante jeunesse. Sa fontaine de Jouvence, c'est la nature magnifique et grandiose qui lui sert de décor : c'est le fleuve aimé qui reflète dans ses flots bleus ses clochers et ses dômes, c'est l'Île d'Orléans, émeraude étincelante, c'est la côte de Beaupré, qui va se perdre à l'horizon, c'est Lévis, sa sœur et sa voisine, qui lui donne chaque jour le spectacle d'un vaste embrasement lorsque le soleil se couche, ce sont ses perspectives lumineuses, ses monts altiers, sa rivière St-Charles aux capricieux détours, tous ses admirables points de vue, qui font l'enchantement et l'admiration des touristes. Non, non, l'artiste et le poète, ceux qui savent peindre et ceux qui savent chanter, ne seront jamais tentés de prendre Québec pour une ville en décrépitude.

Québec est jeune encore au point de vue du caractère et de l'esprit de ses habitants. C'est ici le séjour de la bonne humeur et de la vieille gaieté française. Tout le monde se connaît, tout le monde à l'air de se sourire, et l'on y rencontre vingt fois par jour cet aimable type du flâneur satisfait, qui va prendre l'air sur sa terrasse, arpenter sa rue St-Jean, inspecter son port, et rêver doucement à côté des canons pacifiques de la batterie.



Mais, dans mon plaidoyer *pro domo meâ*, je m'éloigne un peu de mon point de départ. Et, du même coup, je m'aperçois que je viens de faire, en plein février, l'éloge de Québec au mois de juin. Revenant donc à mon idée, je m'empresse d'ajouter que l'hiver est peut-être la saison où Québec est le plus aimable et le plus séduisant. En effet, toutes ses aspérités, toutes ses laideurs physiques, toutes ses fondrières et tous ses décombres, notre climat complaisant les recouvre d'un blanc manteau de neige éblouissant. L'hiver vient vêtir notre ville, des pieds à la tête, du plus pittoresque des costumes, et dissimuler ses difformités sous les plis flottants d'une draperie sans tache. Le froid suspend aux toits et aux balcons mille cristaux aux formes variées. Il change les arbres en girandoles, et lorsque, par une belle après-dîner, le soleil se met de la partie, c'est un spectacle enchanteur. Tout brille, tout resplendit, tout scintille, tout lance des éclairs. Qu'un léger brouillard passe alors lentement au-dessus de nos têtes, la féerie est complète. Il neige des étoiles

de diamant. L'atmosphère se teint des couleurs de l'arc-en-ciel. Aucune description ne saurait rendre la magie de ce coup d'œil.

*
* *

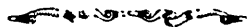
Et puis l'hiver est la saison des concerts et des conférences. Les conférences ! ah ! c'est là le triomphe de Québec. Je ne crois pas qu'il y ait une seule ville de la Confédération où l'on goûte à ce point les plaisirs littéraires. De janvier à juin, l'Université Laval, l'Institut canadien, le Cercle catholique, l'Union commerciale, la Société littéraire et historique, la Société de géographie, invitent le public à aller dans leurs salles, entendre des travaux sérieux. Et le public intelligent ne se lasse pas de répondre à cet appel. Le général de Charette disait l'été dernier en parlant des canadiens-français : Je n'ai jamais vu un peuple aimer autant les discours. Cette parole peut s'appliquer spécialement aux québécois. Ils aiment les choses de l'intelligence et de l'art. Et, disons-le, ils ont au service de leurs goûts toute une pléiade d'hommes distingués. Tout d'abord, c'est le roi des conférenciers, M. le juge Routhier, dont la parole chaleureuse et élégante arrache des applaudissements enthousiastes aux tempéraments les plus lymphatiques. Il a contribué plus qu'aucun autre à mettre les conférences à la mode. C'est ensuite M. l'abbé Bruchési, dont la jeune et vivante éloquence se promène de la chaire sacrée à la tribune académique, MM. les abbés Méthot, Bégin, Hamel, Pâquet, Laflamme, interprètes sûrs et autorisés des sciences naturelles, de l'histoire, de la philosophie et de la théologie. Ce sont enfin MM. Michel,

Lemay, Faucher de Saint-Maurice, Napoléon Legendre, et une foule d'autres, à qui les lettres canadiennes sont redevables à tant de titres divers. Voilà certes une riche nomenclature. Et cependant elle n'est pas complète, car j'ai laissé de côté tous ceux qui ne s'adressent pas directement au public, et qui ne lui communiquent leurs idées que par le livre ou le journal.

*
* *

Donc, vive Québec ! en dépit de sa routine municipale et de sa léthargie industrielle. Elle a du bon, la fille aînée de Champlain, et sans être aveuglé au point d'ignorer ses défauts, je l'aime tendrement et ne rougis pas de ma flamme. Comme gage de mon affection sincère, qu'elle daigne accepter la dédicace de cette chronique, dont elle est le sujet et l'excuse.

THOMAS CHAPAIS.



AU PAYS DU SOLEIL.

I

En chemin de fer.

CE n'est pas sans un vif regret que je quitte Marseille par la voie de terre. J'ai tant admiré la méditerranée des hauteurs de Notre-Dame de la Garde ! Quel azur immaculé ! Quelle transparence ! Quels reflets célestes ! Quelles ondulations pleines de largeur, et comme j'aurais été enchanté de m'y sentir bercé !

Mais il a fallu m'arracher à ces séductions, et m'encaisser dans un compartiment de chemin de fer. La route circule au milieu de collines couronnées de bastides, et bientôt elle commence à gravir la pente qui va la rapprocher des montagnes.

Déjà le *Gardelaban* se dessine à l'horizon, et, comme disent les provençaux, puisqu'il n'a pas de chapeau sur la tête,—c'est-à-dire des nuages,—nous aurons du beau temps. Les paysages les plus variés se succèdent sous nos regards. Tantôt c'est une petite ville suspendue aux flancs d'une colline ; tantôt ce sont de vertes montagnes cachant mal dans leurs replis les ruines d'une abbaye ou

d'un château-fort ; ici nous franchissons un long tunnel, et nous nous rapprochons de la mer, où nous apercevons le cap *Canaille*, que les marins n'ont pas dû baptiser ainsi sans raison : là nous traversons une vaste plaine, et nous voyons se profiler au pied d'un promontoire quelques massifs d'anciennes constructions.

Plus nous courrons, et plus la nature devient accidentée. Des courbes nombreuses, des ponts viaducs, des remblais énormes, des tunnels, et encore des tunnels, des torrents desséchés, des monts aux formes étranges coupés de gorges profondes, de grands bois d'oliviers que le soleil a brûlés et que la poussière a couverts d'un voile gris, de gracieux coteaux, quelques jolies villas ayant des cimes lointaines comme repoussoir, tel est le spectacle qui finit par lasser notre curiosité.

Voici Toulon avec ses forts, ses arsenaux, son bague, sa rade et ses vaisseaux de ligne. C'est ici que Napoléon révéla à la France son génie militaire, et fit ce siège qui est resté célèbre.

Sauf quelques jolis point de vue, la route n'offre plus rien de remarquable jusqu'à Fréjus, célèbre par ses monuments antiques.

On sait que sa fondation remonte à la plus haute antiquité, et que l'empereur Auguste la dota de monuments dont on admire aujourd'hui les ruines. Tout près du bord de la mer, est bâti Saint-Raphaël, où débarqua Bonaparte revenant d'Égypte, et où M. Alphonse Karr cultive aujourd'hui les fleurs—en même temps que les Guêpes.

Les tunnels deviennent plus fréquents et plus longs :

c'est qu'il n'y a plus assez d'espace entre les Alpes maritimes et la mer, et, comme une taupe gigantesque, le train se perce une issue sous les promontoires.

Tout-à-coup, au sortir d'un souterrain, nous découvrons une baie charmante, et dans le fond de cette baie une jolie ville échelonnée sur le versant d'une colline.

C'est Cannes.

On a beau décrier la terre et l'appeler une vallée de larmes, il faut convenir qu'il y a encore dans cette vallée de fort beaux endroits, et que Dieu, en définitive, n'a pas trop mal fait son œuvre.

Si les montagnes conviennent aux poumons sains, aux estomacs robustes, à tous ceux qui aiment l'air vif et pur et les grands vents, elles forment aussi par leurs sinuosités des abris tranquilles et chauds pour les voyageurs frileux et les tempéraments affaiblis. Elles cachent dans leurs plis des nids ensoleillés, où les vents froids du nord n'arrivent jamais, et que la brève méridionale embaume.

Telles sont ces villes du littoral que nous allons traverser, Cannes, Nice, Monaco, Menton et San-Remo. Au nord les Alpes, à l'est les Apennins, protègent ce pays du soleil, et l'abritent contre les vents glacés et humides qui emportent sur leurs ailes tant de rhumes et de névralgies.

C'est le jardin de la Provence et de l'Italie, et quand vous vous égarez dans les campagnes fortunées qui avoisinent ces villes, vous croyez avoir retrouvé l'antique Eden. Les maisons sont enfoncées dans des bosquets

d'orangers, et les routes scabreuses, bordées de tubéreuses, de cactus géants et d'aloès énormes, ressemblent aux allées d'un parterre.

Cannes grandit à vue d'œil depuis que les anglais, à la suite de Lord Brougham, l'ont choisie comme résidence d'hiver. Elles n'ont pas de monuments, mais quelques châteaux et des villas gothiques, italiennes, mauresques, s'élevant en amphithéâtre sur les coteaux boisés. Le *château des Tours* de M. le Duc de Vallombrosa, le *château Eleonore-Louise*, que Lord Brougham a bâti en 1834, les villas *Victoria*, *St-Georges* et quelques autres, sont dignes d'être visités.

L'architecture en est jolie ; mais ce qui en fait le charme principal, ce sont les paysages riants, les bosquets et les jardins qui les entourent, et les points de vue incomparables qu'ils ont sur la mer transparente et lumineuse.

La plage de Cannes est des plus agréables pour les baigneurs, et son climat, que le mistral ne vient jamais gâter, est un des plus doux et des plus sains que l'on puisse trouver sur les rivages de la Méditerranée.

A partir de Cannes, la voie s'élève un peu et rentre dans les montagnes. Les paysages grandissent, et les beautés se multiplient. Bientôt nous passerons aux pieds de Grasse, perchée à mi-hauteur du Rocavignon, nous redescendrons à la mer pour admirer le golfe Jouan et la vieille petite ville d'Antibes, et nous nous arrêterons enfin à Nice, *Nizza la Bella*.

En attendant, jetons un regard à l'intérieur de notre voiture.

Les compartiments de première ressemblent à des écrins : mais il va sans dire que les bijoux, enfoncés dans leurs stalles capitonnées en drap bleu, sont plus ou moins précieux.

Ceux qui reluisent à nos côtés sont un couple intéressant, venant de notre mère-patrie, et ne parlent que la langue d'Albion.

La femme est jeune, jolie et d'une santé florissante ; mais le mari à le double de son âge, et à peine la centième partie de sa santé. Il *geint*, tousse, crache et se plaint sans cesse. Il a les jambes enveloppées dans des couvertures, et la gorge dans des flanelles—ce qui ne l'empêche pas de grignoter quelques friandises dont ses paniers sont remplis.

Quand il ne grignote pas, il grogne, contre l'air, le soleil, la chaleur, la lenteur du train, mais surtout contre sa femme, qui fait mine de ne pas l'entendre, ou qui se mord la langue pour ne pas parler. Femme héroïque !

Pendant quelque temps, le mari sommeille. A son réveil, la jeune femme a le malheur de lui dire qu'il a dormi ; il entre en fureur. “ Oser me dire que j'ai dormi quand il y a trois mois que je ne dors pas ! ”

Il faut avouer que c'est vexant. Mettez-vous à sa place ; parce qu'il a la faiblesse de fermer les yeux après trois mois d'insomnie, sa femme *ose* lui dire qu'il a dormi, comme pour lui retirer la compassion due à ses souffrances. Et quand un anglais a dit *to dare*, il n'entend plus badinage.

La femme murmure quelques mots entre ses dents serrées, et se retourne brusquement vers la fenêtre. Je

lui jette un coup d'œil : la mauvaise humeur et ses lèvres serrées lui ont donné dix ans de plus.

Le mari, qui a eu un accès de bile, se radoucit : comme font généralement toutes les maris en pareil cas — et après un silence prolongé, il veut dire à sa femme quelque douceur, pendant que le train stationne à la gare d'Antibes :

— *Margaret, look at that fine horse.* Margaret regarde le fond de la voiture.

— *Margaret, look at that fine horse.* Margaret examine la soie des coussins.

Le mari répète la même phrase d'un ton qui commande l'attention.

La jeune femme fronce le sourcil, plisse sa jolie bouche, et dit sans regarder.

Let me alone. I don't care for your horse.

Le pauvre malade prend feu, et se penchant vers sa femme devenue très nerveuse, il lui glisse dans l'oreille, en grimaçant, cette phrase que la galanterie française me blâmerait de traduire : *Ah ! you would like to be a horse to jump over the fence !*

Margaret fait un bond et change de siège.

Suit un long silence . . . et le vieillard calmé mord dans une orange. Je m'enfonce moi-même dans ma stalle, et je me représente l'hiver délicieux que ce couple heureux va passer à Nice, et le désespoir de cette jeune femme si la maladie allait augmenter et la rendre veuve.

II

Nice

Notre hôtel est enfoncé dans un massif d'eucalyptus en fleurs, et de verts tamarins, à travers lesquels brillent çà et là comme les pommes des hespérides, les citrons et les oranges.

Les parfums qui s'exhalent des pins, des eucalyptus et des arbousiers, imprègnent l'air de je ne sais quel fluide qui vous énerve. Étendez-vous sous ces ombrages, et vous serez pris de langueur ; une espèce de somnolence vous envahira, et votre esprit n'aura plus l'énergie de vouloir, si toutefois il conserve la force de penser.

Mais si vous sortez de cette ombre, vous serez ébloui par ce soleil, qui flamboie au milieu de l'imperturbable sérénité du ciel. Traversez le torrent du Paillon, qui sépare la nouvelle Nice de l'ancienne, et tournez à gauche, où le *Jardin public* vous invite. Comptez ces palmiers de toutes formes et de toutes tailles, ces myrtes aux petites fleurs timidement cachées dans les feuilles, ces arbustes et ces bouquets de toutes couleurs qui parfument les allées et les charmilles.

Quand vous aurez joui de ce spectacle, et respiré ces parfums, vous écouterez un bruit harmonieux dont vous voudrez savoir la cause.

Traversez alors le jardin dans toute sa longueur, et vous allez découvrir d'où vient cette harmonie, qui grandit à mesure que vous avancez et qui devient plus distincte. C'e ne sont ni des voix humaines, ni des instruments de

musique. Ce n'est pas le vent qui chante dans les palmiers ; ce n'est pas le torrent qui murmure dans les cailloux de la grève : c'est la mer.

La mer ! la grande cantatrice qui lance vers les cieux les ondes sonores de ses éternels concerts. Ses vagues s'ouvrent comme des lèvres qui sourient, et mêlent dans un rythme inimitable leurs accords toujours les mêmes et qui ne lassent jamais.

Sur la grève s'allonge la *promenade des Anglais*, route admirable qui manque un peu d'ombrages, mais que ses bords fleuris embaument. Quelle jouissance de s'y promener lentement à l'heure du soleil couchant ! D'un côté c'est la mer, dont l'azur est d'une transparence incomparable ; de l'autre ce sont les façades blanches et roses des superbes villas que les millionnaires de tous les pays viennent s'y bâtir. Au-dessus, c'est le firmament éblouissant et pur, prenant vers l'orient une teinte légèrement violette, et découpé à l'horizon lointain par les sommets neigeux de l'Estérelle, auxquels les rayons du soleil couchant donnent l'éclat du vermeil.

Cette plage charmante s'appelait jadis la *Baie des Anges*. N'est-il pas singulier que les anges aient été remplacés par les anglais, que leur apôtre primitif, saint Augustin, avait aussi nommés anges ?

Mais toutes les nationalités sont aujourd'hui représentées à Nice, dont la population est très hétérogène. Il vient ici des gens de tous les pays, les uns pour leur plaisir, les autres pour leur santé. C'est-à-dire ceux-ci pour retrouver les forces qu'ils ont perdues, et ceux-là pour perdre celles qui leur restent.

Au milieu des dyspeptiques, des phthisiques, des anémiques, qui cheminent lentement au soleil en aspirant avidement l'air pur que la brise apporte, les enfants prodigues, les femmes du grand monde, les viveurs de tout âge, courent, volent à leurs amusements avec un empressement qui témoigne de la rapidité des jours.

De gais équipages montent et descendent, emportant des femmes souriantes, qui laissent voltiger à la hauteur de leurs épaules les rubans et les dentelles de leurs toilettes éclatantes. Des files de cavaliers galoppent sur les bords de la promenade, accompagnant de jolies amazones aux joues empourprées. Mais quand la nuit arrive, les invalides fuient l'humidité de l'air, la fraîcheur de la mer, et se confinent dans leurs chambres à peine éclairées, pour n'en sortir que lorsque le soleil y rentrera.

Pour les jouisseurs, au contraire, la nuit est encore le temps de la joie. Les courses, les régates, les bains, le billard, ont pris le jour. Mais le soir les théâtres s'ouvrent, les salons s'illuminent, les cafés se remplissent, et la joie éclate partout. On rit, on chante, on danse, on mange, on boit, on use enfin sa santé de toutes manières, sans songer qu'après quelques années peut-être on reviendra, amaigri et sans couleurs, boire quelque tisane au lieu même où l'on a vidé tant de verres de punch.

Si l'on veut avoir un coup d'œil vraiment féérique, il faut monter au *Vieux Château* — dont il reste à peine quelques ruines. On y arrive par des allées sinueuses bordées d'agaves, de cactus et d'aloès, qui poussent en cet endroit comme le chiendent sur nos terres. Du haut de la plate-forme qui couronne le monticule, et qui s'élève à plus de trois cents pieds au-dessus de la mer.

vous verrez se dérouler sous vos regards un panorama magnifique. A gauche, au pied du promontoire, une jolie rade à demi fermée par un môle : à droite une grève de sable et de gravois s'étendant à perte de vue du côté de l'ouest : en face, la mer venant battre le môle en mugissant, et bordant la Promenade des Anglais d'une dentelle d'écume.

Au nord-ouest, entourant presque le *Vieux Château*, la Nice Ancienne, qui, comme toutes les vieilles villes du littoral, fut fondée par les Phocéens, et qui a bien des fois changé de maîtres. Là naquirent Masséna et Garibaldi. Du même côté, mais au delà du Paillon, la Nice nouvelle étalant ses longues rangées de villas et d'hôtels aux vives couleurs blanches, roses, orange et lilas. C'est la vraie Naïade antique, dont la Méditerranée vient baiser les pieds, et que les anglais ont voilée à demi de palmiers et de lauriers roses. Pendant que les montagnes rangées en hémicycle derrière elle secouent sur ses épaules les fleurs de leurs jardins, les palmiers balancent légèrement sur son front leurs larges éventails.

J'ai voulu juger du théâtre de Nice je suis allé entendre *Alix de Nevers*, Opéra comique de M. Hervé. La morale dominante de la pièce est dans ce couplet qui revient souvent :

Il faut boire à plein verre ;
Voici le temps des amours,
Plus la vie est légère,
..t plus les maux en sont courts.

Paroles et musique, tout m'a paru fort médiocre, mais le succès a été immense. M. Hervé lui-même dirigeait l'orchestre, et ses amis lui ont fait une ovation. A tout

instant, de nouvelles couronnes lui étaient apportées, et quand le rideau tomba, l'auditoire exigea qu'il fût relevé pour acclamer une dernière fois l'auteur.

À la porte du théâtre, je passai près d'un groupe d'amateurs qui discutaient le mérite de l'œuvre ; et l'un d'eux résuma le débat en disant : enfin, le public est content, les acteurs sont contents, l'auteur est content, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes : mais cela n'empêche pas que c'est de *l'insenséisme*.

Quand je revins à mon hôtel, la lune descendait au pas de course des hauteurs de la coupole céleste, et dans le firmament brun se groupaient à ses côtés, de petits nuages qu'on aurait pris pour un troupeau de brebis blanches paissant tranquillement dans les pâturages infinis.

Ce spectacle me rappela une ballade du charmant poète provençal, Mistral, dans laquelle revient sans cesse ce refrain :

La luno barbano
Dèbano
De lano

La lune spectrale—dévide—de la laine

C'était bien cela. La lune, fuseau énorme, semblait dévider de la laine en tournant au milieu de toutes ces toisons éclatantes.

A. B. ROUTHIER.

PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE

(Suite)

“ Je n’oublierai jamais, dit Jouffroy, la soirée de décembre où le voile qui me dérobaît à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré ! . . . J’entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue, où, longtemps après l’heure du sommeil, j’avais continué à me promener ; je vois encore cette Lune, à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux . . . Les heures de la nuit s’écoulaient, et je ne m’en apercevais pas . . . Je suivais avec anxiété ma *pensée* . . . , qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l’une après l’autre toutes les illusions qui m’en avaient jusque là dérobé la vue, m’en rendait de moment en moment les détours plus visibles . . . En vain je m’attachais à ces croyances dernières, comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouventé du vide inconnu dans lequel j’allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m’était cher et sacré . . . l’inflexible

courant de ma pensée était plus fort. . . . Parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser. . . . L'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme. . . ., et il ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut atteint.

“ Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout ; que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu, et sur ma destinée, en cette vie et dans l'autre, je ne le croyais plus ; puisque je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire, je ne pouvais plus l'admettre, je le rejetais (1).

“ Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre, sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée, qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire !. . . .”

Jouffroy venait donc de consommer l'apostasie de sa foi ; de cuisants regrets le reportaient successivement vers son Dieu, qu'il avait abandonné ;

(1) Dans l'édition courante des *Nouveaux Mélanges philosophiques*, plusieurs passages du texte réel de Jouffroy ont été supprimés ou adoucis par son ami Damiron. M. de Bourneuf possédait un exemplaire où les feuilles 8e et 9e étaient en leur état primitif ; c'est sur cet exemplaire unique peut-être, que les citations ont été prises par Alfred Nettement, auquel nous les empruntons, dans son *Histoire de la Littérature française sous le Gouvernement de Juillet*. On les trouve également dans les *Études philosophiques* de M. Auguste Nicolas.

vers son père, que la mort avait trouvé excellent chrétien ; vers sa digne mère, simple et noble paysanne, à qui il devait tout, et dont il avait les traits, les yeux, la distinction ; vers son oncle, l'abbé Jouffroy, qui avait été son premier maître dans les lettres ; vers le collège de Nozeroy, où il avait porté sa première innocence. Il venait de reconnaître que tout cela était perdu pour lui !

“ Les jours qui suivirent cette découverte, continue-t-il, furent les plus tristes de ma vie. Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine : par des retours violents, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus ; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées, des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi ; mais les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle, et ces lucurs s'éteignaient bientôt.

“ Si, en perdant la foi, j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps : la fatigue m'aurait assoupi ; ma vie se serait, comme tant d'autres, endormie dans le septicisme.

“ Mais, heureusement, il n'en était pas ainsi : jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes, que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité.

“ Ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine, et n'ayant plus la lumière de la foi pour la résoudre, il ne me restait que la lumière de la raison pour y pourvoir.

“ Je résolus de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie s'il le fallait, à cette recherche. C'est par ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie. ”

IV

Voilà Jouffroy à vingt ans, ayant achevé en lui la *pars destruens* de Bacon, n'ayant plus aucune croyance, sentant le besoin de se refaire un symbole, et venant à l'école des maîtres de l'époque, avec l'espoir que le vide de son âme va bientôt être comblé, ou du moins que l'édifice va recevoir des fondements solides, et que, sur un plan bien étudié et clairement expliqué, il pourra continuer le travail de reconstruction (la *pars instruens* de Bacon).

C'est le moment où descendent de leur chaire, et Laromiguière, épurateur et dernier représentant de la philosophie du dix-huitième siècle, et Royer-Collard, chef de la réaction spiritualiste contre cette même philosophie. C'est le moment où Victor Cousin, plein de confiance en la raison humaine, animé d'une grande ardeur au travail, et

secondé par une merveilleuse facilité de parole, va prendre la direction de l'enseignement philosophique, pour la conserver jusqu'en 1830.

Il est d'un haut intérêt de suivre le travail qui va s'accomplir dans une âme aussi bien disposée que l'est celle de Jouffroy. Certes, si la philosophie est féconde, si elle peut produire un code purement rationnel de croyances, jamais sujet ne fut mieux préparé à recevoir son enseignement : non seulement il se laissera persuader, mais il désire les leçons des maîtres, il aspire leur enseignement. Pesons donc tous les mots par lesquels le nouveau disciple va nous faire le tableau de l'enseignement philosophique qui lui est donné, par un maître tel que Cousin.

“ Mon esprit, dit-il, en abordant la philosophie, s'était persuadé qu'il abordait une science régulière, qui, après lui avoir montré son but et ses procédés, le conduirait, par des chemins sûrs et bien tracés, à des connaissances certaines sur les choses qui intéressent le plus l'homme.

“ En un mot, mon intelligence, excitée par ses besoins, et élargie par les enseignements du christianisme, avait prêté à la philosophie le grand objet, les vastes cadres, la sublime portée d'une religion... Telles avaient été ses espérances.

“ Et que trouvait-elle ?

“ Toute cette lutte qui avait réveillé les échos

endormis de la Faculté, et qui remuait les têtes de mes compagnons d'étude, avait pour objet, pour unique objet, la question de l'*origine des idées*...

“ Condillac l'avait résolue d'une façon, que M. de Laromiguière avait reproduite en la modifiant. M. Royer-Collard, marchant sur les pas de Reid, l'avait résolue d'une autre ; et M. Cousin, évoquant tous les systèmes des philosophes anciens et modernes sur ce point, les rangeant en bataille en face les uns des autres, s'épuisait à montrer que M. Royer-Collard avait raison, et Condillac tort....

“ C'était là tout ! Et dans l'impuissance où j'étais alors de saisir les rapports secrets qui lient les problèmes en apparence les plus abstraits et les plus morts de la philosophie, avec les questions les plus vivantes et les plus pratiques, ce n'était rien à mes yeux.

“ Je ne pouvais revenir de mon étonnement qu'on s'occupât de l'*origine des idées* avec une ardeur si grande, qu'on eût dit que toute la philosophie était là, et qu'on laissât de côté l'homme, Dieu, le monde, et les rapports qui les unissent, et l'énigme du passé, et les mystères de l'avenir, et tant de problèmes gigantesques sur lesquels on ne dissimulait pas qu'on fût sceptique. . .

“ Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, récemment exilée du christianisme, étouffait... Et cependant, l'auto-rité des maîtres et la ferveur des disciples m'im-

pesaient, et je n'osais montrer ni ma surprise ni mon désappointement..."

Ainsi se passèrent les années d'étude de cette âme ardente : l'origine des idées, la nature du *moi* ou de la personnalité humaine, le passage du *moi* au monde extérieur, telles furent les seules questions sur lesquelles il acquit des connaissances approfondies. Tout le reste était absolument mis de côté, et Jouffroy, absorbé lui-même par l'application que réclamait l'étude des cours, avait peu à peu remis à des temps plus libres les recherches qui l'avaient amené à l'étude de la philosophie.

Du reste, d'après le tableau tracé par cet illustre élève, l'enseignement de Cousin était loin du genre dogmatique, qui expose et justifie des solutions. Le fondateur de l'éclectisme moderne *cherchait* tout haut, et ses éloquentes leçons n'étaient pour ainsi dire que des recherches en commun.

" M. Cousin, dit Jouffroy, ne nous avait donné que ce qu'il avait pu nous donner ; il n'avait pas choisi ; il n'avait pu choisir ; il avait obéi à la nécessité.

" Mais cette nécessité même avait produit des effets que l'enseignement le mieux calculé n'aurait pu donner. En suivant la recherche ardente du maître, nous nous étions enflammés de son ardeur ; les excessives précautions que son inexpérience avait répandues dans sa méthode nous avaient appris à fond tout le détail de l'art de poursuivre la vérité et de la trouver.

“ La même inexpérience, appliquée à l'examen des systèmes, nous avait enseigné à pénétrer jus qu'aux entrailles des opinions philosophiques, et à les juger profondément.

“ Enfin l'absence de tout cadre, de tout plan, de toute idée faite sur l'ensemble de la philosophie, avait eu pour premier résultat, en nous la laissant inconnue, de la rendre plus séduisante à notre imagination, et d'augmenter en nous le désir de pénétrer ses mystérieuses obscurités, et pour second de nous obliger à nous élever par nous-mêmes à ces hauteurs, à nous créer par nous-mêmes notre enseignement, à travailler par conséquent, à penser par nous-mêmes, et à le faire avec liberté et originalité.

“ Voilà ce que nous devons à l'inexpérience de M. Cousin. Je sortis de ses mains sachant très peu, mais capable de chercher et de trouver, et dévoré de l'ardeur de la science, et de la foi en moi-même. ”

Hélas ! la “ foi en lui-même ! ” voilà par quoi Jouffroy remplaçait désormais la foi en l'enseignement de l'Église. On voit, par le ton résolu de ses paroles, que, de la perte de sa foi première, il a pris son parti ; ou du moins, il reste paisible en attendant le moment où il pourra aborder les grands problèmes.

V

Ce temps paraît enfin arrivé. En 1817, Théodore Jouffroy est nommé maître de Conférences à l'École Normale ; bientôt après, 1818, il est chargé du cours de Philosophie au Collège Bourbon ; son programme, dans ce dernier établissement, doit comprendre le Psychologie, la Logique et la Morale, avec des notions de Théodicée.

Certes, un tel programme forme un cadre suffisant pour que Jouffroy y rattache toutes les recherches qu'il veut faire sur les grandes questions. Il est vrai que ce programme doit être rempli, ou plutôt parcouru, en un an : œuvre magnifique pour un maître ayant sur tous ces sujets des connaissances sérieuses et bien appuyées ; tâche irréalisable pour un homme qui veut se contenter de chercher, de poser des questions, et de demander des réponses à cette multitude de rêveurs dont est peuplée la galerie des philosophes.

Jouffroy avait conscience de son insuffisance à fournir un tel enseignement, et il en parle ainsi dans les *Nouveaux Mélanges* : "On avait beau me dire que l'enseignement dont on me chargeait était élémentaire ; c'était précisément à cause de cela qu'il m'effrayait.

"Cet enseignement avait son programme ; ce programme, il fallait en un an le remplir. Et que comprenait-il ?—Non pas une question ni deux, non pas même une de ces sciences comprises

dans le sein de la philosophie ; mais trois de ces sciences : la psychologie, la logique et la morale ; encore celle-ci devait-elle être suivie des linéaments de la théodicée.

“ C'était là ce qu'on demandait à moi, un esprit de vingt ans, à qui on n'avait enseigné ni l'une ni l'autre de ces sciences, et qui, dix-huit mois auparavant, n'en avais aucune idée ! En vérité, il y avait lieu de trembler, et cependant il m'était impossible de reculer.”

Ces aveux du jeune professeur font honneur à sa droiture, mais il ne s'arrête point, il ne se décourage point. Il reprend cette confiance en lui-même que nous avons déjà signalée, et il la pousse même si loin qu'il arrive à rejeter tout enseignement étranger, et à ne compter désormais comme acquis que ce qu'il aura trouvé lui-même.

Pendant cinq ans, il travaille ainsi avec une ardeur soutenue ; il donne à l'édifice qu'il se propose d'élever un titre significatif : *Organisation des sciences philosophiques*. C'est bien là pour lui le grand problème, le problème des problèmes : toutes les questions particulières y doivent trouver leur place. Et voilà l'objet de ses longues méditations du jour et de la nuit.

IV.

Quoiqu'il eût ajourné les questions qui avaient constitué autrefois ses croyances religieuses, elles étaient toujours debout, ces questions, et souvent

elles venaient frapper à la porte de son intellect, et réclamer un moment d'attention : " Quand j'avais, écrit-il, quelques heures à rêver la nuit à ma fenêtre, ou le jour sous les ombrages des Tuileries, des élans intérieurs, des attendrissements subits, me rappelaient à mes croyances passées et éteintes, à l'obscurité, au vide de mon âme, et au projet toujours ajourné de le combler. . "

Ces aveux et ces regrets prennent un caractère plus tendre et plus poétique, lorsque, en 1820, par suite de la mort de son père et de l'affaiblissement de sa santé, il va passer quelque temps de congé et de repos dans son pays natal, aux Pontets.

" Je me retrouvai, dit-il, sous le toit où s'était écoulée mon enfance, au milieu des personnes qui m'avaient si tendrement élevé, en présence des objets qui avaient frappé mes yeux, touché mon cœur, affecté mon intelligence, dans les plus beaux jours de ma première vie

" Mais, en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et ces impressions n'y trouvaient plus les mêmes noms. Tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on y célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement ; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir ; cette maison, on y élevait encore, au jour marqué, un autel de fleurs et de feuillage ; ce curé qui m'avait enseigné la foi avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours ; et tout

ce que j'aimais, et tout ce qui m'entourait, avait le même cœur, la même espérance dans la foi.

“ Moi seul, je l'avais perdue : moi seul, j'étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi : moi seul, si savant, je ne savais rien ! moi seul, j'étais vide, agité, privé de lumière, aveugle et inquiet !.. ”

“ Devais-je, pouvais-je demeurer plus longtemps dans cette situation ?... Puisque la foi ne pouvait se relever, avais-je du temps à perdre pour essayer d'appliquer à ces grandes questions, devenues des énigmes pour mes yeux, cette raison qui maintenant savait chercher la vérité et la trouver ? ”

O inconséquence de la raison humaine ! Jouffroy reconnaît qu'il ne peut tenir dans une situation vide de croyances, il déclare heureux tous les croyants qui l'entourent, il sent que c'est la foi qui lui manque, et il prononce que la foi ne peut se relever !

A-t-il une preuve que la foi ne puisse se relever ? A la vérité il a écrit cette phrase, que nous avons déjà citée : “ Les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle.”

A. MICHEL.

(A continuer)

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROUTHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ BRUCHÉSI,	M. THOMAS CHAPAIS.

COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	L'HON. HECTOR FABRE,
M. ARTHUR BUIES,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. OSCAR DUNN,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. JOE. MARMETTE,	M. FAUCHEE DE ST-MAURICE,
M. J. A. N. PROVENCHER,	M. BENJ. SULTE,
M. J. A. POISSON,	M. L. P. LEMAY,
M. J. TASSÉ,	L'HON. E. GERIN,
M. A. ACHINTRE,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. N. MONTPETIT,	DR DIONNE,
M. ALPH. LUSIGNAN,	M. A. GELINAS,
M. J. E. PRINCE,	M. T. P. BEDARD,
M. ERNEST MARCEAU,	M. A. MICHEL,
GEO. LEMAY.	M. JAS. PRENDERGAST.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.



AU PUBLIC

L'administration des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES a décidé de continuer leur publication sur papier de luxe. La livraison de janvier, imprimée sur papier blanc ordinaire, sera réimprimée dans le cours de l'année, et envoyée à tous nos abonnés.

Des travaux littéraires considérables sont entrepris, par plusieurs de nos rédacteurs et collaborateurs, et nous en commencerons bientôt la publication.

